

LA VILLE DORMAIT – non pas de son sommeil nocturne, mais de la trompeuse somnolence de ses dimanches après-midi. Un dimanche de novembre à Landvil vers les trois ou quatre heures, laisser derrière soi les rues du Vieux Quartier pour s'aventurer sur les pentes des diverses collines, de leurs banlieues effilochées sans comment ni pourquoi : une expérience du vide, ou de l'infini ? Le ciel est bas, sans l'être. Dans ces pays de montagnes où même le fond des vallées est déjà en altitude, la couche des nuages, c'est vrai, paraît à portée de main. Mais chacun y connaît aussi les coups de théâtre qui, en moins d'une demi-heure, peuvent déchirer ce voile accroché aux sommets, chacun le sait donc aussi relatif qu'éphémère.

D'ailleurs ce n'est pas du ciel chargé que tombe cette somnolence. C'est de la ville qu'elle monte. De ses réverbères, dont la lueur fond en halo dans le léger brouillard ; de ses tramways qui, dans les courbes, émettent un grincement poussif comme pour proclamer : Attention, aujourd'hui nous sommes rares. Trafic dominical.

Chaque rue semble une impasse. Chaque immeuble semble le dernier de la rue. À la vue du petit escalier

*Le projet de ce roman est né pendant une résidence d'écriture
à Lavigny (Fondation Ledig-Rowoblt), en juillet 2016.*

© Sabine Wespieser éditeur, 2020

suspendu qui relie le trottoir à une porte d'entrée, au-dessus d'un demi-sous-sol plongé dans l'ombre, on ne pense plus à une demeure habitée par des hommes. On pense à un débarcadère, on se croit un instant dans un tableau d'Escher où, croyant monter toujours, on serait finalement arrivé au plus bas, aux rives du lac d'Éponne. Mais pas du tout. Derrière l'immeuble et ses buissons se profile une autre bâtisse, et encore une autre, à y mieux regarder. Signe flagrant de vie, il flotte dans l'air une odeur d'oignons frits, de soupe mise à cuire. Les gens mangent-ils si tôt ici, ou poussent-ils si loin le sens de l'anticipation ?

Si l'on descend effectivement vers le lac, la sensation d'infini revient en force. Ce n'est pas qu'il soit si grand : il faudrait un brouillard bien plus dense pour cacher les lumières d'Éponne sur la rive d'en face, le toit pointu du château grand-ducal, les tours ultramodernes du centre financier. On devine même, à un rougeolement au-dessus de l'horizon, les grands lotissements et zones résidentielles qui, limitrophes de Landvil, n'en sont séparés que par la rivière, autrefois nette démarcation, aujourd'hui enjambée par plusieurs viaducs.

Mais ces lumières artificielles et ces silhouettes de bâtiments tiennent peu de place, au fond, dans le paysage. Ce que l'on voit surtout, un dimanche après-midi de novembre, depuis l'un des pontons où clapotent des vagues, c'est l'étendue gris moiré des eaux et son pendant céleste, d'une teinte presque identique. Les couleurs ont comme disparu du monde, et ce ne sont pas les rares mouettes

qui y changent grand-chose. Tout cela pourrait être un film en noir et blanc visionné après des décennies par des spectateurs que l'époque intéresse. Le temps n'a plus de repères sûrs, plus de bornes. Et l'espace non plus. Car cette masse continentale qu'on sent présente tout alentour sur des centaines de kilomètres, derrière collines, plaines et montagnes (des savants de l'Académie grand-ducale ont un jour avancé que le village d'Ordèt, à une heure de voiture d'ici, était en Europe le point le plus éloigné de toute mer, un calcul vigoureusement contesté par la Société internationale de géographie, ce qui n'a pas empêché Ordèt d'afficher sur des pancartes à l'entrée de ses trois rues : « *Ordèt, capitale du chou farci et cœur géométrique de l'Europe* »), cette masse, on ne peut que l'imaginer grise elle aussi, uniforme, et infranchissable par son uniformité même.

Quelques pas en direction de l'embarcadère ne dissipent pas cette impression. Deux ou trois passagers, très en avance, au vu des horaires placardés sous l'auvent, attendent le prochain bateau desservant les arrêts

Landvil Vieux Quartier

Landvil Plaisance

Pont de la Marène

Éponne place de la Paix

Éponne Château

Les Sablons

Zone d'activité du Bornu.

L'unique lampe ne parvient pas à réveiller les rouges et les bleus de ce panneau indicateur, ni les timides fantaisies

chromiques des bonnets, des écharpes. Quand le vapeur, gris clair sur gris moiré, finit par s'approcher dans un lent *pot-pot-pot* qui semble en amortir l'accostage autant que ses bouées latérales, l'employé sauté à terre pour tirer la passerelle jette : « Vers le Bornu ? » d'un ton las et sceptique, sous lequel on entend : « Montez si ça vous chante. Mais vous savez, là ou ici, c'est un peu la même chose. »

Donc la ville gisait, comme un gros chat au creux d'un pouf, adonnée à des voluptés casanières, presque sans un mouvement. On aurait pourtant tort de s'y fier. Mouvement et changement paraissent suspendus dans le grand-duché d'Éponne, encore plus un jour comme celui-ci, un dimanche de novembre où l'humidité de montagnes invisibles vient se rabattre sur les basses terres, s'y enliser en brume. Tout ici s'emploie à bannir l'idée de changement, de mouvement : les fortunes stables, les clochers à bulbe restés intacts depuis le Moyen Âge, les guerres et invasions régulièrement évitées, et une continuité dynastique presque record. Avoir toujours été en marge de l'Histoire, tel est le mythe national le plus cher au cœur des Éponnois. Mais en fait de marge, on se trouve au contraire sur une plaque tournante où se jouent, de cette Histoire, bien des réorientations. Ils l'ignorent peut-être, ceux qui travaillent dans les usines textiles de l'Est asiatique, au fond des mines de l'Afrique, sur les chantiers de défrichage amazonien, mais l'heure sonnante au beffroi de la mairie de Landvil, grâce à un mécanisme classé parmi les plus anciens du monde, sonne également pour eux. Cinq

messieurs dégustant l'eau-de-vie d'abricot locale dans un des restaurants discrets et chers de la place de la Paix, c'est un renversement d'alliance, c'est une fusion-acquisition, c'est la flambée d'une guérilla séparatiste à l'autre bout de la terre, flambée à laquelle personne, mais alors personne ne s'attendait.

L'imprévisible et la convulsion irradient de ce micro-État calfeutré dans ses frontières, où rien ne se transforme qu'à contrecœur, où se lèguent religieusement de mère en fille recettes de détachant et vieilles cuillers en bois.

Le promeneur qui, renonçant au bateau de 16 h 27, préférerait marcher sur le chemin de berge, entre des saules déplumés et des kiosques à journaux naturellement fermés, pourrait d'ailleurs être pris de doute, dans cette obscurité montante. S'arrêter, se remplir les poumons de l'air humide et froid mais mystérieusement tonique, goûter l'absence de bruits de circulation, puisque les rails du tram et la rocade routière contournent avec prudence ces terrains inondables. Et il tiquerait. Quelque chose ne colle pas. Au-dessus de lui, le ciel bouché, dont il n'y a rien à retirer pour l'instant, rien à attendre. Sous ses pieds ? Oui, sous ses pieds, un susurrement, un appel, perceptible malgré le clapotis des vagues : ce sont les galets, au fond de l'eau, qui roulent et migrent peu à peu depuis le pont de la Marène jusqu'aux gorges terminant le lac d'Éponne à l'ouest, comme un grand déversoir.

Mais qui irait se promener là à une heure pareille, si ce n'est celui qui, justement, est encore étranger à cet univers, ou n'y a plus sa place ?

La ville, à présent, allumait une à une ses lampes d'appoint à abat-jour, poussait le feu sous la soupe, tassait devant les portes palières des coussins tubulaires contre les vents coulis, prête à se rencogner de plus belle dans sa torpeur. Mais les torpeurs de ce petit pays expert à gérer l'apparence ont de quoi vous surprendre. Elles sont peuplées d'échos et de secrets enfouis, agitées d'espoirs et d'inventions fermentant ici plus activement qu'en d'autres latitudes où tout, à tout moment, ne vous parle que d'avenir. N'y cherchez pas de rutilantes nouveautés, non. Mais ouvrez l'œil (fussiez-vous seul à le faire dans cette capitale bicéphale assoupie de bien-être), et vous sentirez, avec malaise ou avec excitation selon votre tour d'esprit, l'insidieux foussement de possibles progressant vers le jour.

Sous ce passé dont le grand-duché se drape, sous ce passé qui s'y affiche partout – à chaque coin de rue orné d'une statuette de saint noirâtre, dans chaque pavé façonné à la main par un maître-paveur des Ateliers publics –, vous constaterez que le présent est là, tiède et vibrant ; que ce repos ambiant est en réalité celui de la pâte qui lève sous un linge bien propre, qu'on retourne et repétrit, et puis qui lève encore, pour devenir lentement la brioche nattée servie chaude à l'an neuf, à peine sortie du four.

En somme, la ville se refaisait.

2

« ALORS, TU TE SENS D'ATTAQUE ?

– Mais oui. »

Assis sur le vaste canapé en L, les deux hommes venaient d'entrechoquer leurs verres et d'aspirer une première, une infime gorgée. La meilleure. Celle qui faisait exploser contre le palais ses notes de tourbe et son ardeur ambrée.

« Merci, vieux. Tu m'as gâté, là.

– Quinze ans d'âge. Une marque écossaise peu connue, qui a ses propres circuits de distribution... Je me doutais bien que je te ferais plaisir avec ce cadeau. Et c'est ce qui s'impose, au moment de conclure une affaire en beauté. »

Impossible de ne pas relever l'accent mis sur *conclure*. Le destinataire de cette sommation (chevelure à peine touchée de gris, traits bien dessinés, pull rustique approprié à un dimanche, quoique extrêmement seyant) remua sur son siège, prit une seconde gorgée.

« Fameux.

– Oui. Mais revenons-en à notre histoire. Demain il faut en finir, Jean-Marc. Cette fois, il faut trouver.

– On trouvera, je n'ai aucun doute là-dessus.